

MAKA

SERGE GEOFFRION

Les racines,
les fleurs
et les fruits

KOTTO

CHAPITRE 1

UN ENFANT DU CAMEROUN

Nous sommes en 1958. Douala, première ville en importance du Cameroun, est en plein développement. C'est là que se marient Samuel Maka Kotto et Martine Kollè. La mariée est native de cette grande ville côtière, tandis que son époux est originaire d'un petit village près de Dibombari, à une vingtaine de kilomètres au nord. Elle est de religion catholique, et lui, de confession protestante. La cérémonie nuptiale se déroule toutefois dans le respect des préceptes de l'animisme, une philosophie spirituelle très présente en Afrique.

La famille se forme graduellement. À la petite Fanny s'ajoute Christiane. Le 7 décembre 1961, un petit frère voit le jour : Léopold-Marcel Maka Kotto. Il sera suivi, quelques années plus tard, de Colette.

Ce prénom double n'était pas prévu : à la base, le poupon ne devait porter que le prénom de Léopold. Son père n'était pas un intellectuel à proprement parler, mais il était cultivé et admirait particulièrement Léopold Sédar Senghor, le grand poète et écrivain qui deviendra en 1960 le premier président de la République du Sénégal. D'où le choix de ce prénom.

L'ajout du prénom Marcel se fait à la naissance. L'accouchement par césarienne fut très difficile. Martine, qui portait un bébé de 4,6 kilos, a bien failli y laisser la vie...

Le chirurgien, prénommé Marcel, trop fier d'avoir pu éviter le pire, insista auprès des parents pour que l'enfant porte son prénom. Mais pour sa famille proche, ainsi que pour ses amis d'enfance, c'est tout simplement « Léo » !

Akwa Town

Toute son enfance, le petit Léopold-Marcel réside dans le quartier Akwa, le secteur commercial et historique de Douala. Avec sa cathédrale, son stade, son collège, ses hôtels, ses bistrotts, ses marchands ambulants, sans oublier l'intense activité portuaire, Akwa Town, comme on disait jadis, est le quartier le plus animé de la ville. Aux petites rues commerçantes de ce quartier populaire s'entremêlent de grandes artères aux noms évocateurs, tel le boulevard de la Liberté, ou rappelant les liens avec la France libre, comme l'avenue du Général-de-Gaulle et le boulevard du Général-Leclerc.

Le quartier est connu pour sa diversité ethnique, notamment avec la présence de plusieurs communautés étrangères, française principalement, mais également grecque et libanaise, qui sont actives dans tous les secteurs du commerce. Une grande ville comme Douala est aussi l'objet d'un exode rural des provinces du Cameroun, mais également de l'extérieur de ses frontières, notamment du Nigeria, de la République centrafricaine, du Gabon, du Congo, du Mali, du Bénin et du Sénégal... Grâce à cette mixité, les jeunes Camerounais sont naturellement imprégnés de plusieurs cultures et ouverts à toutes les facettes de la diversité.

C'est dans ce quartier grouillant que Samuel Maka Kotto possède le Mermoz Bar, la toute première grande boîte de nuit du Cameroun, où se produisent les musiciens de l'heure, dont John Sallé et d'autres grandes vedettes de ce

pays qui élèvent la musique au plus haut rang. On y vient pour entendre Nkotti François, Toto Guillaume et Émile Kangué et leur groupe, les Black Styl, et plusieurs autres inspireurs du rythme makossa. Quand il était de passage au pays, Manu Dibango, la légende camerounaise et internationale du *world jazz*, un ami de son père, venait y faire une courte prestation, un « bœuf » comme on disait alors dans le milieu de la musique.

Bien plus tard, alors ministre de la Culture et des Communications, Maka Kotto aura l'occasion de revoir pour une dernière fois Manu Dibango à Paris, en novembre 2012, lors d'une soirée à la résidence du délégué général du Québec. « Il me regardait avec contentement et n'en revenait pas de me voir là. Je lisais beaucoup de fierté dans son regard lorsqu'il m'observait, moi le gamin qu'il avait connu 40 ans plus tôt à Douala. Il regretta cependant que mon père, son ami, ne soit pas des nôtres à ce moment-là. »

La famille habite la maison adjacente à cet établissement haut en couleur, au 595, rue Boué de Lapeyrière. On peut y entendre, le soir venu, la prestation des musiciens et y percevoir clairement l'animation qui remplit les lieux : « Il fallait bien sûr s'adapter à l'écho de la musique. J'apprenais à distance les chansons dont les contenus étaient bien souvent autobiographiques ; c'était de la poésie pour moi ; ça parlait beaucoup de solitude, d'amour, de déception, d'espoir et de désespoir... »

Mais, pour Léopold-Marcel et ses sœurs, il n'est pas question d'en passer la porte et « d'aller flirter avec cet enfer », comme disait leur père, d'une extrême sévérité. Ce dernier adopte, en toutes circonstances, une attitude quasi militaire avec ses enfants. Il leur interdit même de toucher aux instruments de musique. Il ne veut pas de cette vie pour eux,

estimant qu'il n'y a aucun avenir dans les arts, « que ça ne rapporte rien... », témoin lui-même de la vie de bohème, et parfois de misère, des musiciens.

Ma seule participation à la vie du bar de mon père, précise Maka Kotto, était de récupérer les recettes, bien emballées dans un sac, qu'on me transmettait le soir à partir de la fenêtre de ma chambre et que je remettais le lendemain matin à mon père. C'était pour moi une grande responsabilité. Plus vieux, je faisais le ménage, une tâche moins excitante, mais qui me permettait de gagner de l'argent de poche. Il préférait me faire trimer à cet ouvrage plutôt que de me voir dans la peau d'un saltimbanque.

Très fier de ses origines, le père de famille détestait la médiocrité et valorisait la réussite des Africains, que ce soit en politique, dans les sports ou dans les affaires. Il avait une conscience politique et sociale développée; il n'était cependant pas engagé politiquement, car trop occupé à ses affaires et à se battre contre les pouvoirs locaux véreux.

Les seules archives laissées par Samuel Kotto témoignent de façon éclatante des rapports très tendus et conflictuels qu'il entretenait avec l'administration publique, qu'il s'agisse notamment des agents du fisc ou des fonctionnaires dévoués à l'émission des permis d'exploitation de ses débits de boisson. Il pouvait aller loin pour dénoncer les magouilles. Avec son imposante personnalité et sa voix tout aussi intimidante, il ne se gênait pas pour insulter les corrompus, allant souvent même les enguirlander sur place. Il en riait de bon cœur par la suite; c'était un acteur qui s'ignorait et qui prenait plaisir à les menacer. Mais ses permis n'ont pas été renouvelés à quelques reprises, obligeant la famille

à vendre des bouteilles vides à la Brasserie du Cameroun pour mettre du pain sur la table. C'était le prix à payer pour ne pas vouloir soudoyer les bonnes personnes. Le père de famille n'a jamais voulu jouer ce jeu-là.

Malgré les tensions qui ont nourri plus tard leurs relations à cause de leurs divergences sur ses orientations professionnelles, le fils a toujours admiré ce père qui a tenu à ses principes et fait preuve d'honnêteté, de loyauté et de fierté, des traits de caractère qui ont façonné son propre cheminement et guidé toute sa vie.

Un élève studieux

Le jeune Léopold-Marcel entame officiellement ses études à l'École principale d'Akwa, l'école primaire laïque des garçons du quartier, où l'enseignement se fait en français. De son propre aveu, il est un très bon élève grâce à une année préparatoire, à cinq ans, dispensée à la maison par ses cousins plus âgés, sous la supervision de son père. Il y approfondit sa connaissance du douala, sa langue maternelle, apprentissage qu'il poursuivra plus tard au collège. Il apprivoise également le pongo, la langue maternelle de son père, et le pidgin, un créole à base lexicale anglaise. Plus tard viendra l'étude de l'anglais et de l'allemand.

C'est un peu inconsciemment, se souvient Maka Kotto, que nous devenions polyglottes avec toutes ces langues apprises à l'école, à la maison ou dans la rue. Cependant, bien parler et écrire la langue française, que nous apprenions à l'école, était fondamental, voire une priorité pour mon père. En classe, nous étions aussi appelés à faire des récitations par cœur, un exercice hautement

compétitif, pour rafler les meilleures notes au cours de français. J'en ai gardé de bons souvenirs, tout comme la poésie et le théâtre, que j'ai découverts plus tard au secondaire. La connaissance de la langue française m'a permis de voyager, de travailler, de communiquer et d'entrer en relation, intime comme professionnelle... Bref, elle a été la clef de voûte de mes succès dans différentes sphères d'activités dans lesquelles je me suis investi.

Son père accordait beaucoup d'importance à l'apprentissage des langues et à la réussite scolaire. Au primaire, les résultats de ses enfants avaient une incidence directe sur la valeur de leurs cadeaux de Noël. Il était intraitable sur le sujet, et à moins de notes parfaites dans toutes les matières, ceux-ci devaient se contenter de cadeaux qu'ils confectionnaient eux-mêmes à partir de résidus de bambou !

Les débuts d'année scolaire à l'école primaire sont mémorables, coïncidant souvent avec la grande saison des pluies, alors que des rues de la ville sont inondées en raison de l'absence d'un système d'irrigation adéquat. Léopold-Marcel arrivait souvent à l'école les jambes mouillées jusqu'aux cuisses. Plus tard venait l'épreuve des moustiques et de la malaria, l'eau stagnante occasionnant des infections aux orteils et des brûlures soignées au mercurochrome. Les inondations se prolongeant, tous les petits élèves devaient demeurer à la maison, les rues du quartier devenant souvent impraticables.

C'est pendant ces journées de congé forcé que le petit Léo s'abreuve de lecture, notamment avec les livres dénichés dans la grande malle de son grand-père paternel, Jean, dont plusieurs bouquins en allemand, une langue que son aïeul avait apprise alors que le pays était sous l'administration prussienne : « Il est décédé à ma naissance et j'ai toujours beaucoup regretté de ne

pas l'avoir connu. Par le biais de ses livres, j'en apprenais un peu plus sur ce grand-père dont ma grand-mère me parlait beaucoup et dont elle disait que j'avais la même voix et la même démarche. Je voyais que ces traits comparatifs étaient importants pour elle, et pour moi également... À travers les propos de ma grand-mère, je pouvais aisément visualiser mon grand-père.»

Il plonge aussi dans les bandes dessinées de l'époque, de *Tarzan* à *Zorro*, en passant par *Lucky Luke*, *Blek le Roc* et *Mandrake le magicien*. Tout est matière à lecture, quel que soit le véhicule utilisé pour en faire l'apprentissage. Il doit toutefois s'astreindre à lire ces albums en cachette, son père n'appréciant guère ce type de littérature pour les enfants.

À l'école de la spiritualité

La dimension spirituelle est un autre facteur fondamental dans la formation de la personnalité du jeune Léopold-Marcel. Il est imprégné très tôt des enseignements de la religion catholique, mais avant tout de ceux de l'animisme. Cette « philosophie de l'Être », qui provient de traditions ancestrales ou totémiques transmises oralement au fil des générations, est décrite par les exégètes comme une force vitale animant les choses et tous les êtres vivants. Elle s'apparente au shintoïsme, un ensemble de croyances apparu au Japon dès le VI^e siècle.

C'est Fanny, sa grand-mère paternelle, qui instruit le garçon. Gardienne des traditions, cette dernière était la détentrice des secrets du totem njoh : la panthère, qui rappelle l'identité de la famille. Ce phénomène d'identification favorise la cohésion des membres de la famille.

Léopold-Marcel est profondément marqué par cet éveil à la spiritualité :

Très tôt, vers l'âge de sept ans, ma grand-mère m'a instruit à l'infinitude de la vie. Vers 14 ans, j'ai été confié aux aînés de notre clan pour les rites initiatiques de passage, en forêt, des rituels dont nous gardons le secret, par respect pour les anciens. La dimension philosophique de l'animisme, nous a-t-elle appris, est dominante : on a choisi de venir sur cette Terre pour élever nos consciences, pour en apprendre davantage sur les choses, les êtres, la nature, sur les énergies qui nous entourent et sur nous-mêmes. Sur la base du principe d'ancestralité, on apprend aussi que la mort n'est pas une fin, mais un passage.

Fanny aimait beaucoup ce petit-fils qui lui rappelait son époux, Jean, décédé trop jeune. À partir des informations qu'il détenait sur ce grand-père qu'il n'avait jamais connu, Léopold-Marcel essayait de l'incarner, comme un acteur, en le caricaturant de son mieux. Cela touchait beaucoup son aïeule et l'amusait énormément.

Léopold-Marcel est également très proche de son arrière-grand-mère maternelle, Manga Ntonè, qui serait décédée entre l'âge de 114 et 117 ans, une approximation puisque personne ne connaissait la date exacte de sa naissance. « J'étais le seul garçon de la famille, et elle me surprotégeait. Pour ma part, je la faisais beaucoup rire et elle m'aimait beaucoup pour ça. »

Il a 15 ans lorsque sa grand-mère Fanny décède. Un mois avant son départ, elle le convoque pour lui rappeler tous ses enseignements. Elle lui fait aussi promettre de ne pas pleurer le jour de l'enterrement de sa dépouille, mais au contraire de sourire, puisque la mort n'est que la transition vers autre chose.

La religion catholique, très présente à l'école, n'était pas jugée incompatible avec l'animisme. On pourrait parler ici de syncrétisme, de ce mélange d'influences et de croyances qui

n'exclut rien, qui additionne au lieu de soustraire. La famille adhère au catholicisme, comme Martine, ou au protestantisme, comme Samuel, tout en conservant les principes fondamentaux de l'animisme. « Les croyances sont un domaine complexe qui nous oblige à une grande ouverture d'esprit, une posture que j'admire profondément chez bon nombre d'Africains. Parler à Dieu, par exemple, on le fait par l'intermédiaire de nos ancêtres, un culte qui suppose que les défunts exercent, depuis leur dimension, une véritable emprise sur la nôtre. »

Cet aspect spirituel sera l'objet, sa vie durant, d'échanges passionnants, parfois déroutants, avec des interlocuteurs curieux, voire intrigués de l'emphase avec laquelle il aborde ces sujets. Mais tous n'ont pas la même réceptivité : « La spiritualité et la religion sont des vecteurs que l'on vit intérieurement, dans l'intimité. Nous sommes tellement différents que le respect des uns vis-à-vis des autres devrait nous inspirer une certaine forme de réserve quant à nos croyances personnelles. »

Une séparation douloureuse

Martine, femme déterminée et féministe assumée, selon son fils, était comptable. Elle travaillait à Douala pour une compagnie française, Chanas et Privat Assurances. Elle ne supportait pas qu'on essaie de régenter son existence et qu'on tente de prendre le contrôle de sa vie. C'était une femme libre qui faisait souffler un vent de liberté sur les autres, et c'est pourquoi les gens l'aimaient.

La brusque séparation de Samuel et Martine, alors qu'il est âgé d'à peine six ans, laissera une cicatrice profonde chez le petit Léo :

Mon père avait de belles qualités, mais aussi d'énormes défauts. C'était un être complexe. Vis-à-vis de ma mère, il est devenu de plus en plus contrôlant et jaloux. Je me souviens d'avoir vu, de mes yeux d'enfant, de vives tensions entre mes deux parents. Ces épisodes menèrent parfois à de la violence verbale pour finir dans la violence physique. Ils étaient pourtant fous amoureux l'un de l'autre. Ma mère était une très belle femme, très élégante. Elle attirait bien des regards et des commentaires admiratifs, ce qui mettait souvent mon père en rogne. Femme de caractère, elle ne s'en laissait pas imposer, loin de là, prenant même parfois physiquement le dessus sur mon père, mais elle décida toutefois de s'éloigner de lui, de nous et de Douala.

Craignant pour sa sécurité, Martine quitte son emploi et la ville. Elle part vivre au Congo-Brazzaville et ensuite en France, laissant Christiane et Léopold-Marcel sous la garde légale de leur père. « Encore très jeunes, nous avons l'impression que notre mère nous avait abandonnés. Ce que nous ne savions pas, c'est que durant toutes ces années de séparation, huit au total, les lettres et les dessins que nous lui adressions, par l'entremise de mon père, ne se sont jamais rendus jusqu'à elle... »

Le garçon en voudra longtemps à son père d'avoir agi ainsi envers sa mère: « C'est pourquoi j'ai été toute ma vie d'une extrême vigilance et d'une patience de jardinier dans ma vie sentimentale et avec tous mes proches. Il n'était pas question que je reproduise de quelque façon que ce soit les travers de mon paternel. Avec mes enfants, ce fut la même chose. Je ne me souviens pas de m'être emporté, d'avoir élevé la voix, encore moins d'avoir levé la main sur eux. »

Au départ de sa mère, le petit garçon est protégé par ses deux sœurs, de même que par sa grand-mère et son arrière-grand-mère.

Sa sensibilité féminine, vécue et assumée, émane de cette période marquée sur le plan affectif par l'influence de ces quatre femmes, inspiré par leur courage et leur maturité. « Ce regard constant que je portais sur la perspicacité et la lucidité des femmes africaines a été, en quelque sorte, une classe de maître qui a forgé ma personnalité et m'a aidé dans mon cheminement artistique. Ce fut, sans le savoir, une excellente école de vie. »

Dans plusieurs pays africains, la femme est au centre de la communauté ; c'est elle qui en texture la vie et le rayonnement, tout en étant sa mémoire vive. Sans renier sa masculinité, cette immersion fut déterminante pour lui, mais a malheureusement eu comme conséquence de l'éloigner de plus en plus de son père.

Toute cette dynamique familiale prend même un jour des allures rocambolesques alors qu'au retour de sa mère au pays, celle-ci habitant dans un autre quartier de Douala, Léo tente avec ses copains de la kidnapper pour la ramener à la maison familiale :

Notre petit commando se nommait "les bérets verts", inspiré du film avec John Wayne que nous avons vu quelque temps auparavant. Déjà, à 14 ans, j'avais l'imagination fertile et une propension pour les scénarios les plus fous. En dépit du côté un peu loufoque de l'aventure, ce fut un épisode malheureux de mon adolescence, ma mère m'ayant alors expliqué, malgré mes efforts pour les réconcilier, que c'était bien terminé avec mon père. Ils parviendront toutefois à redevenir bons amis plusieurs années avant le décès de mon père, en 2002.

En plus d'être entouré de la tendresse de son arrière-grand-mère et de sa grand-mère pendant cette période difficile, il peut aussi compter sur le soutien d'une enseignante bienveillante

qu'il n'a jamais oubliée: M^{me} Rustico. «Elle avait des qualités humaines exceptionnelles, surtout la patience et un sens aigu de l'empathie. Elle était très réconfortante et a été pour moi, avec les femmes de ma famille, un modèle d'humanisme dans ce qu'il y a de meilleur chez l'être humain. Le destin, ou une mystérieuse coïncidence, a voulu que je sois au Cameroun lors de ses funérailles en 2018, alors que je m'y rendais pour les obsèques de ma mère.»

Chez les Jésuites

Une des voies royales pour les jeunes de Douala, c'est d'avoir la chance de fréquenter un établissement comme le Collège Libermann, qui forme l'élite du pays. Fondé par les pères spiritains en 1952, le Collège Libermann est une institution scolaire administrée par la congrégation des Jésuites depuis 1957, à la demande de l'Église catholique de Douala. Les enseignants sont pour la plupart d'origine française et ils poursuivent leur mission d'évangélisation et d'éducation en Afrique centrale.

La grande bâtisse blanche de trois étages abritant le collège, rue des Écoles, est au cœur de Douala. Adossée à la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul, elle est à quelques minutes du port de la ville. Comptant à peine une vingtaine d'élèves masculins à sa fondation, le collège accueille aujourd'hui près de 1500 élèves, dont une majorité de filles. Comme hier, l'objectif de l'institution est de former une élite « responsable » prête à s'intégrer dans tous les domaines et milieux.

Comme l'avait souhaité le fondateur des Jésuites, Ignace de Loyola, son ordre visait à former des hommes complets, des « honnêtes hommes » comme on disait au XVIII^e siècle. Ces prêtres, à l'origine des guides spirituels, étaient des humanistes. Au fil des siècles, ils ont graduellement implanté un

modèle éducatif de l'enseignement au secondaire qui invitait les élèves à débattre de grands enjeux sociaux, entre autres préceptes, un modèle parfaitement adapté à la personnalité du jeune Kotto. Il fera d'ailleurs sienne la devise qui trône sur la façade de l'institution scolaire : Travail, réussite, discipline.

C'est dans cet établissement qu'il entreprend, à 11 ans, ses études collégiales, fort d'un très bon dossier scolaire, un préalable pour être admis dans ce collège privé. Ses parents se serrent la ceinture pour qu'il puisse fréquenter cette institution scolaire, une des meilleures du Cameroun. De l'aveu de Maka, « ce fut une chance incroyable ». Cela confortait Samuel, qui voyait déjà son fils comme un futur mandarin de l'État, ou mieux encore, comme susceptible d'embrasser une carrière dans la diplomatie. Mais là n'était pas la passion du jeune homme.

Sa véritable passion s'imposera à lui très rapidement au collège par les arts, à travers les nombreuses activités culturelles qui lui font aimer la littérature, la poésie, la musique, la danse traditionnelle, le chant choral et, surtout, le théâtre.

Il sera particulièrement impressionné par une représentation de la pièce *Le Malade imaginaire*, présentée par la troupe de la Comédie-Française en tournée en Afrique centrale. Le jeune collégien est littéralement envoûté par la magie des acteurs, la richesse des costumes et le professionnalisme de l'ensemble de la production. Ce premier vrai contact avec le théâtre l'inspire grandement. Il met sur pied une petite troupe qui s'exerce à la lecture et à la présentation d'extraits de pièces d'auteurs africains dans le cadre des soirées culturelles du collège. « La flamme du théâtre m'habitait déjà, et j'éprouvais du plaisir à partager ma passion. Le simple fait de voir le public réceptif réagir avec enthousiasme générait chez moi un bonheur inqualifiable. »

Il cultive également une passion pour le cinéma, dont les racines étaient déjà présentes avant même son entrée au Collège Libermann. Il fréquente ses premières salles pour y voir les « westerns spaghettis » du réalisateur italien Sergio Leone. Plus tard, ce furent *Les Dix Commandements*, *Le Roi des rois*, *Ben-Hur* et d'autres drames bibliques de l'époque. Aussi, chemin faisant vers la maison avec des amis, il s'arrêtait parfois dans les cinémas de son quartier, le Wouri, le Rex ou le Rio, où on pouvait voir un film pour quelques sous. « Le spectacle, se rappelle-t-il, était bien plus souvent dans la salle qu'à l'écran, alors que plusieurs personnes interagissaient bruyamment relativement à ce qu'elles voyaient, interpellant et invectivant les acteurs, surtout les méchants. C'était quelque chose à voir. »

Le jeune pensionnaire découvre aussi à cette époque les romans d'Alexandre Dumas, dont *Les Trois Mousquetaires* et leur fameuse tirade : « Un pour tous, et tous pour un ! », qui développent chez lui la conscience de la force de l'amitié et de la solidarité. Il embrasse aussi les œuvres d'Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor, le premier pour *Le discours sur le colonialisme*, le second pour l'ensemble de son œuvre poétique. Il s'intéresse également au mouvement de la négritude, ce courant politique initié à Paris dans les années 1930 par Césaire et Senghor pour dénoncer le colonialisme et promouvoir la culture africaine.

Il découvre également l'histoire de l'Afrique, notamment à la lecture des ouvrages du scientifique et anthropologue d'origine sénégalaise Cheikh Anta Diop, surtout *Nations nègres et culture*, sur l'héritage culturel des pays de l'Afrique noire : « Avec lui nous prenions conscience de l'évolution de l'Afrique. Et c'est pour moi, personnellement, le livre fondateur d'une approche scientifique de l'histoire africaine. » Il découvre

également l'Ivoirien Joseph Ki-Zerbo, le Congolais Théophile Obenga, le Malien Amadou Hampâté Bâ, le Nigérian Wole Soyinka et le Camerounais Mongo Beti, entre autres.

Un vrai « libermannien »

Bon compétiteur, le jeune Léopold-Marcel s'adonne à fond à la pratique du basketball, du volleyball et à l'athlétisme, où il excelle, notamment au saut en hauteur et au 100 mètres. Il pratique aussi pendant cinq ans le kung-fu, dévorant les films d'arts martiaux, notamment *La Fureur de vaincre* avec Bruce Lee, dont il admire l'histoire personnelle, la rigueur et la discipline de vie. Ses copains le surnomment « Bruce » tant il est inspiré par le parcours de cet acteur américain d'origine chinoise dont les parents ont vécu la colonisation des Britanniques à Hong Kong : « J'aimais le personnage, et cette discipline sportive m'a beaucoup aidé. J'étais un jeune garçon plein de colère refoulée par une vie affective de misère, avec l'absence de ma mère et un père trop sévère. J'ai pu évacuer cette colère avec le kung-fu, mais également le désir de devenir un adulte autonome très rapidement. » Il fera sienne l'expression immémoriale : « Un esprit sain dans un corps sain. »

Il est aussi, comme presque tous les Camerounais, un passionné de « foot », longtemps admiratif des exploits des Lions indomptables, la grande équipe nationale qui fait la fierté du pays : « Tous les gens de ma génération se souviennent de Joseph Antoine Bell et surtout de Roger Milla, qui ont ensoleillé le cœur de tous les Camerounais et de l'Afrique tout entière, tellement ils brillaient de pure magie sur le terrain. »

Maka Kotto n'hésite pas à dire que le football et son équipe nationale ont sauvé le Cameroun :

L'équipe les Lions indomptables, c'était une religion, en ce sens qu'elle a créé un foyer de convergence autour d'un intérêt commun, une source de fierté par la catharsis des gens qui se voyaient plus grands que nature à travers les exploits de leur équipe. Le pays pouvait traverser les pires crises sociales et économiques, mais quand l'équipe nationale se qualifiait pour un tournoi majeur, les gens oubliaient tout, leur misère, leurs malheurs et leur souffrance. Cette équipe a toujours été une source d'inspiration et un élément pacificateur dans un pays déchiré par le tribalisme. Lors de ces grands rendez-vous sportifs, le sentiment d'être Camerounais dominait, au détriment du tribalisme qui, depuis la colonisation, a toujours été endémique au Cameroun, un phénomène social pire que le racisme, comme on en a vu une illustration extrême au Rwanda, en 1994, lors du génocide des Tutsis.

Le pouvoir du sport réunissait également les collégiens, originaires de tous les coins du Cameroun, mais également d'un peu partout à travers le monde. Il n'était pas rare, au détour d'une conversation, qu'ils s'amusaient à faire des comparatifs gentiment moqueurs sur l'état des infrastructures de certains pays ou sur leur mode de vie, tout cela à travers un humour sans malice, sans méchanceté. Cependant, lorsqu'une équipe d'Afrique se retrouvait en finale de la Coupe du monde de football, ils retrouvaient instantanément une unité parfaite. Ils formaient alors un bloc inébranlable derrière cette équipe, peu importe le pays africain en cause. « C'était très agréable à voir et à vivre. Et ces matchs, nous les suivions généralement dans la rue, par le biais de descriptions endiablées, retransmises par les radios transistors qu'on retrouvait dans chaque petit commerce. Un véritable concert de transistors... Tu pouvais

marcher sur toute la longueur de la rue sans rien manquer des commentaires des animateurs d'un match. »

Ces années au Collège Libermann seront déterminantes quant à l'engagement social futur du jeune Kotto, que ce soit envers les plus démunis ou par sa détermination à combattre toutes les formes de discrimination ou d'exclusion : « Nous avons été formés au havre de la diversité culturelle et linguistique. Il n'y avait pas de discrimination entre nous. Nos enseignements nous plaçaient au-dessus de tout cela, curieux de voir ce qui se cachait derrière toute altérité. Il y avait des valeurs fortes au sein du groupe. Si tu étais tribaliste ou raciste, par exemple, tu n'étais pas un vrai "libermannien"... Tu étais un imposteur. »

Cet engagement s'incarne également à travers son franc-parler et sa capacité, dès l'adolescence, à tenir tête à plus fort que lui. Il se rappelle avoir pris la défense d'un employé humilié par le patron de l'entreprise où il travaillait, durant un été. Son indignation l'emportera sur tout le reste : « On ne parle pas à un être humain comme vous venez de le faire, monsieur ! » Il démissionnera plutôt que de continuer à travailler pour cet employeur, en dépit du manque à gagner que son geste entraînera sur son budget d'étudiant... Il a 14 ans. « C'est en somme l'aboutissement de tout ce qui a précédé, à la fois de par ma formation chez les Jésuites – les valeurs inculquées –, mais aussi par l'exemple de mon père, qui ne supportait pas les injustices. C'est la même chose pour moi : les injustices, je les vis mal depuis toujours. Ma position face aux iniquités n'a jamais changé. »

Cette force de caractère prend également sa source dans ses cinq années de scoutisme, qui ont affermi ses valeurs humanistes en gestation. « Cobra agile », c'était son totem, apprécie l'esprit de camaraderie qui émane de ce mouvement de jeunesse auquel il restera profondément attaché toute sa vie :

TABLE DES MATIÈRES

Préface	11
Avant-propos	13
Introduction	17
Chapitre 1 : Un enfant du Cameroun	23
Akwa Town	24
Un élève studieux	27
À l'école de la spiritualité.....	29
Une séparation douloureuse.....	31
Chez les Jésuites	34
Un vrai « libermannien »	37
L'adolescent rebelle.....	41
L'impact du cinéma	44
Chapitre 2 : Sur la planète France	49
Les convictions.....	50
L'inévitable schisme	54
Au Cours Florent.....	57
Un premier rôle au cinéma	59

La rencontre avec le grand public.....	62
L'artiste engagé	64
Un début de carrière tous azimuts.....	67
Chapitre 3 : Une rencontre déterminante	73
Comment faire... ..	74
Moi, mes souliers... ..	79
De <i>Super sans plomb</i> à Stevie Wonder	83
Une première montréalaise	88
L'effet Marc Croteau.....	92
Faire connaître l'Afrique.....	94
Les retrouvailles	100
Chapitre 4 : L'engagement pour le Québec.....	103
Dans Viau, en kamikaze	104
La Saison des idées	112
La bataille de Saint-Lambert	115
Une victoire convaincante	123
Allez voir... ..	126

Chapitre 5 : À la défense de notre culture	131
L'apprentissage du métier	132
Rapatrier tous les pouvoirs.....	139
Ils s'aiment!.....	143
Chapitre 6 : Un pays à faire	147
Faire naître le pays avec Pauline	149
Une semaine au Rwanda	151
Une élection sous le sapin	155
La culture mise à mal	159
Les adieux à Ottawa	163
Chapitre 7 : Dans les pas de Camille Laurin.....	171
Une circonscription symbolique	172
Pour retrouver cette idée lumineuse.....	175
Une deuxième élection en 2008	181
Prendre soin de notre monde	183
Une langue en péril	187
L'héritage des poètes	192
Chapitre 8 : Les défis de l'intégration.....	195
Deux visions opposées	196

Les accommodements raisonnables	198
De crise en crise.....	202
Une élection historique	206
Un voyage initiatique au pays natal.....	209
Chapitre 9 : Gardien de notre identité.....	213
Les trois mandats.....	216
Affirmer les valeurs de la laïcité	223
De Pauline à Jean-François	227
Chapitre 10 : Le dernier acte dans Bourget	233
La perte de repères	234
Nourrir la réflexion en temps de pandémie.....	237
Les combats éternels	240
Postface familiale	243
Dovi.....	243
Samuel.....	244
Baptiste.....	246
Étienne et Louis-Félix	246
Crédits photographiques	249
Remerciements de Serge Geoffrion	250